

205109

# MACARIOS CALORITÈS

ET

# CONSTANTIN ANAGNOSTÈS

PAR

**N. BANESCU**

BCU Cluj / Central University Library Cluj

---

*Extrait de la REVUE DE L'ORIENT CHRÉTIEN*

*3<sup>e</sup> Série, T. III (XXIII), Nos 1 et 2 (1922-23), pp. 144-149*

---



PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD

*82, Rue Bonaparte*

—  
1923

## MACARIOS CALORITÈS ET CONSTANTIN ANAGNOSTÈS

A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. LE PROFESSEUR G. S. MERCATI.

---

Ce n'est que maintenant que j'ai pu prendre connaissance de l'article publié par M. G. S. Mercati, dans le n° 2 de la *Revue de l'Orient Chrétien* sous le titre : « Macaire Caloritès et Constantin Anagnostès ». Entre temps, j'avais déjà fait paraître dans les *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, t. III, 1-2 (1922) une nouvelle contribution qui venait à l'appui de l'opinion que j'avais exprimée à l'égard du nom grec Caloritès, rattaché au célèbre 'Αγιον Ὅρος (1).

M. G. S. Mercati nous a fait l'honneur de discuter longuement (pp. 162-193) nos opinions consignées dans les huit pages qui précèdent le texte grec de la brochure « Deux poètes byzantins inédits du XIII<sup>e</sup> siècle », parue en 1913 à Bucarest (Imprimerie de la Cour Royale, F. Göbl fils). Sans le suivre dans son érudite argumentation, comme il ne s'agit que de courtes poésies qui, à part leur importance au point de vue de la langue, n'ont à coup sûr aucune autre valeur, nous tenons toutefois à rectifier là-dessus ses opinions.

1. D'abord, en ce qui concerne *Caloritès*, nous avons établi deux choses irréfutables : l'une, c'est que l'époque où le moine vivait ne peut être fixée qu'au *premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle*, ce qui a été confirmé d'ailleurs par M. le Professeur G. S. Mercati lui-même, car le martyre des treize moines, du nombre desquels il veut que soit notre Macarios, eut lieu en 1231 ; l'autre, c'est que sous le nom de Caloritès se cache un moine *d'origine grecque* et non pas occidentale (*Belmontinus* ou *Buondelmonte*) comme

(1) « *Encore une fois sur Macarios Caloritès* ». Le renvoi, dans une note, à l'article de M. le Professeur Mercati est dû à la Rédaction.

Anastasiewiç le supposait. La dérivation de ce patronymique du nom de Καλὸν Ὀρος était évidente. D'autre part, vu les persécutions endurées par les Athonites de la part des Latins, à l'occasion de l'établissement de ceux-ci à Constantinople, il n'était que trop naturel de mettre le nom de Caloritès en rapport avec la célèbre Montagne. Dès le premier abord, nous avons donc exclu le Καλὸν Ὀρος de l'Asie (1). M. le Professeur G. S. Mercati revient pourtant à cette dernière hypothèse et se donne toutes les peines du monde pour expliquer le nom de notre moine par le Καλὸν Ὀρος asiatique. Mais le savant italien n'en fournit aucune preuve, et se borne tout simplement à invoquer en faveur de son opinion l'unique considération de la proximité de ce dernier Calonoros par rapport à l'île de Chypre, où eut lieu le martyre des treize moines, dont Caloritès aurait fait partie.

La ressemblance entre le récit contenu dans le *Martyrium 13 monachorum Cypriorum* (Διήγησις τῶν ἀγίων τριῶν καὶ δέκα ὁσίων πατέρων etc.) et les incidents des persécutions relatées dans la poésie-préface de Caloritès fait croire à M. le Professeur G. S. Mercati que notre moine doit être identifié avec celui des 13 suppliciés de Chypre qui porte le même nom (2). Il y a cependant une sérieuse difficulté à admettre ces conclusions. Le moine écrivain nous dit expressément dans un de ses vers :

ὡς γὰρ ἤμεν ἐν τῷ Ὀρει Καθεζόμενοι ἡσύχως

et cette indication générale ἐν τῷ Ὀρει ne pourrait se rapporter qu'à la montagne depuis longtemps célèbre par la vie monastique qu'elle abritait. C'est en raison de cette célébrité qu'on put l'appeler tout simplement τὸ Ὀρος, car c'était entre toutes la Montagne κατ' ἐξοχήν. On n'a qu'à feuilleter le Catalogue des mss. d'Athos, publié par Sp. Lambros, pour se convaincre que τὸ Ὀρος fut en quelque sorte dans le monde des religieux

(1) Le texte grec même invoqué par notre critique l'exclue. En effet, on lit dès le commencement, à propos de Jean et Conon, οἱ καὶ ὑπάρχον ἐκ τοῦ Καλοῦ Ὀρους, ἐν τινι τῶν ἐκεῖσε μοναστηρίων ἀσκούμενοι (le *Martyrium* ap. Sathas, Μεσ. Βιβλ. II, Venise, 1873).

(2) Le nombre de 13 ne prouve rien à lui seul; 13 moines ont subi aussi le martyre à Vatopedion sous Paléologue. Sp. Lambros, Τὰ Πάτρια τοῦ ἁγίου Ὀρους, dans le Νέος Ἑλληνομάγειον, 9 (1912), p. 159.

l'expression consacrée pour la fameuse république des moines. On dit couramment : Τυπικὸν πρῶτον τοῦ Ὁρους; Περὶ τῶν συμβάντων σκανδάλων ἐν τῷ Ὁρει.; Νεῖλου τοῦ Ἀθωνίτου περὶ τῆς ἀναχωρήσεως τῆς βασιλίσσης ἐκ τοῦ Ὁρούς; Ποίαν εἶχε τὸ Ὁρος κατάστασιν; dans les Στίχοι de Joseph de Trnovo : φεῦγε ψυχὴ τὰς ἡδονὰς, φεῦγε πρὸς Ὁρος, σῶζου; Θεομὸς Μανουὴλ βασιλέως... εἰς τὸ Πρῶτατον τοῦ Ὁρους; Περὶ βλάβης Βαρλαάμ καὶ Ἀκινδύνου εἰς τὸ Ὁρος etc. etc. Dans les Πάτρια τοῦ Ἁγίου Ὁρους, publiés par Sp. Lambros dans le Νέος Ἑλληνομνημῶν, 9 (1912), on constate toujours la même chose.

Une seule objection sérieuse pouvait être opposée à notre opinion, et M. le Professeur G. S. Mercati l'a soulevée : « Nous ne pouvons nous résigner à admettre — dit-il — que l'appellation des moines Athonites soit Καλορεΐτης, tant qu'on n'a pas à ce sujet des documents positifs (1). » Or, maintenant ce document même a été produit. Dans les *Byzantinisch-Neugr. Jahrbücher*, nous avons prouvé que déjà du temps de l'empereur Constantin le Porphyrogénète l'Athos était connu sous ce nom de Καλὸν Ὁρος. Dans la « Continuation » de Théophanès, l'expression τὸ καλὸν οὕτω λεγόμενον Ὁρος se rapporte sans contredit à la Sainte-Montagne.

Quoi qu'il en soit, le lieu où se passent les incidents racontés dans le Martyrium et l'origine du nom de Caloritès sont deux choses tout à fait différentes. Et M. le Professeur G. S. Mercati n'a point produit de « document positif » qui nous oblige à croire que le nom de Caloritès dérive du Calonoros de l'Asie. Jusqu'à preuve contraire, nous nous en tenons donc à l'opinion qui le fait venir du nom de Καλὸν Ὁρος = Ἁγίον Ὁρος (2).

La question que M. le Professeur G. S. Mercati pose si gravement : « S'agit-il d'un livre écrit, copié par Macaire simplement copiste, ou bien d'un livre écrit, composé par Macaire l'écrivain, l'auteur ? » — nous laisse absolument froid. Ce serait, certes, ἐλέφαντα ἐκ μυίας ποιεῖν que de se poser, à propos d'une insignifiante poésie, une pareille question.

(1) *Revue de l'Orient Chrétien*, 1920-21, N° 2, p. 164.

(2) Le nom se rencontre chez les laïques aussi. Parmi les nobles de Messine, vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, il y a un *Jacques Caloritès*, v. Νέος Ἑλληνομν., 14 (1920), p. 410.

Notre affirmation, concernant la particularité de la langue employée dans la poésie-préface de Caloritès, où « les vulgarismes commencent à se faire jour », est mise en doute par le critique, qui croit que ces vulgarismes « se rencontrent également nombreux dans la première poésie ». C'est une appréciation tout à fait subjective. Au contraire, tout lecteur non prévenu peut facilement se convaincre qu'entre les deux morceaux il y a une proportion de 1 : 3.

Mais ce qui nous paraît une véritable fantaisie, c'est de couper en deux le vers de 16 syllabes employé par l'auteur et assez connu dans la poésie des Byzantins. Notre érudit va si loin qu'il ne se défend pas, après une longue et savante digression sur les procédés métriques des Byzantins, de briser les vers originaux en octosyllabes, de les masser en strophes de quatre vers, de se ménager des lacunes là où le texte ne les présente pas, dans le seul but de pouvoir obtenir le nombre exact des strophes imaginées. Dans cette construction arbitraire et risquée, le *Martyrium* prête ses services, bien qu'il n'y ait pas de filiation entre la prose de ce récit et la poésie-préface du moine. Une chose est cependant certaine et on ne saurait la méconnaître : c'est que dans le manuscrit, attribué jusqu'à présent par les savants au même copiste, le morceau en vers heptasyllabes de Constantin Anagnostès est correctement transcrit dans leur mètre. Rien ne prouve donc qu'une faute de transcription ait pu modifier le caractère métrique des poésies de Caloritès. Les Στίχοι Μαρτυρίου, tirés de la poussière du même manuscrit par M. le Professeur G. S. Mercati, sont écrits dans l'original, d'après son propre témoignage (1), de la même façon : ce sont 22 vers de seize syllabes, auxquels le critique n'hésite pas à appliquer son système, en les brisant en 44 octosyllabes. De cette manière on arrive à un inextricable fatras d'hypothèses, de corrections et restitutions d'un texte, qui doit à tout prix se conformer à des moules forgés par un effort capricieux.

Nous nous bornons à rappeler la traduction en langue vulgaire de l'Illiade par *Nicolaos Loukanis*, publiée la première fois

(1) *Loc. cit.*, p. 176.

en 1526 (1), œuvre de longue haleine, composée en vers de seize syllabes, de la même facture. En voici, au hasard, deux vers (p. 41) :

"Ακουσε, Διδε θυγάτηρ, ὦ θεά μου, τοῦ σοῦ δούλου,  
"Αν ποτε καί τῷ πατρί μου, τῷ περλερικῷ Τυδεΐ...

qui, mis en parallèle avec les deux premiers vers de notre Calorités :

Γέγραπται ἡ βίβλος αὕτη παρ' ἐμοῦ τοῦ ἐλαχίστου,  
Πένητος καί ἰδιώτου, ξένου καί πτωχοῦ τῶν πάντων —

feront voir combien l'effort du savant italien se présente sans fondement.

2. Quant à *Anagnostès*, nous avons rectifié l'opinion de Krumbacher qui, trompé par la fausse transcription de Stevenson, a pu croire que le terme de *ἡμιμέτρικ* désignait le vers politique, tandis qu'en réalité nous avons affaire au vers de sept syllabes, pour lequel le terme convenait assez bien. « L'auteur — ajoutons-nous — aura songé à la moitié du vers politique ou du tétramètre iambique. » M. le Professeur G. S. Mercati aime à nous faire toute une dissertation prosodique, pour arriver à la déclaration que ce sont « des anacréontiques heptasyllabiques (dimètre iambique catalectique) ». Franchement, nous devons avouer que nous ne comprenons guère quelle différence peut-il bien y avoir entre « la moitié du tétramètre iambique » et le « dimètre iambique catalectique ».

Quand nous disions ensuite que le vers est construit d'après l'accent, nous prenions cette expression dans le sens relatif inhérent à la versification byzantine de l'époque. M. le Professeur G. S. Mercati estime que les vers sont basés sur la quantité. Mais il ne peut être question de la quantité seule dans des vers où l'accent en certains endroits est une règle habituelle. Dans les hémiambia, on le sait, la deuxième et la sixième syllabe sont ordinairement marquées par l'accent. Quant aux syllabes moyennes, l'accent tombe également sur la quatrième (2). Des

(1) Reproduite par Ém. Legrand dans sa *Coll. de monum.*, n° 5, Paris, 1870.

(2) W. Christ-Paranikas, *Anthol. graeca carm. christ.*, Prolegomena; Fr. Hanssen, *Accentus grammaticè etc.*, dans le *Philologus*, 5<sup>e</sup> Supplementband.

vers comme les suivants forment évidemment une série conforme à ces principes :

τὴν καθαρὰν ἀγάπην  
καὶ τὴν διέθεσίν σου  
καὶ τὴν φιλοστοργίαν,  
ἦνπερ καλῶς ἀρχῆθεν  
ἐκ καλογνωμοσύνης  
ἐνδείκνυσαι γνησίως  
.....  
τοῦ ἐλαχίστου πάντων  
φίλου δὲ σοῦ γνησίου·  
ἦν οὐδαμῶς ἐλπίζω  
ποτὲ παρατραπῆναι,  
καλῶς παγιωθεῖσαν.

Mais demander à un versificateur maladroit comme Anagnostès d'observer rigoureusement une technique qu'il ne possédait pas, c'est lui demander un peu trop.

Nous relevions enfin « la tendance du poète à faire rimer ses vers ». Nous ajoutions qu'on distingue dans sa poésie « des groupes de vers qui présentent du moins une *assonance* ». M. le Professeur G. S. Mercati réfute aussi cette opinion. Tout en reconnaissant que les groupes indiqués par nous font « la proportion considérable de 30 % de rimes ou assonances », il n'en est pas moins d'avis que ce sont des assonances « occasionnelles ou inévitables ». Les vocatifs, prétend notre critique, doivent être exclus ; μηδαμῶς et πεποιθῶς « brisent le sens » ; πληθυσμός et πλατυσμός forment un « calembour ». Néanmoins, on ne peut nier la place que l'homophonie tient même dans la prose rimée. C'est un des moyens les plus usités chez les rhéteurs. Agapétos fait rimer ἐκδιδάσκειται avec ἐκπαιδεύεται, ἄξια avec πρόξενα (v. K. Praechter, *Der Roman Barlaam u. Joasaph in seinem Verhältniss zu Agapets Königsspiegel*, dans la *Byz-Zeitschr.*, II (1893), p. 451 suiv. ; Cf. Krumbacher, *BLG*<sup>2</sup>, p. 700), et on voudrait voir le pauvre Anagnostès mieux faire et satisfaire à des exigences tout à fait incompatibles avec son talent et avec son époque!

N. BANESCU.

Cluj, Roumanie.